

**Melchior MBONIMPA, *Les morts ne sont pas morts*, roman,
Éditions Prise de parole, Sudbury, 2006, 247 p.**

Angèle Bassolé-Ouédraogo

Numéro 134, hiver 2006–2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40956ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bassolé-Ouédraogo, A. (2006). Compte rendu de [Melchior MBONIMPA, *Les morts ne sont pas morts*, roman, Éditions Prise de parole, Sudbury, 2006, 247 p.] *Liaison*, (134), 62–62.

Les morts ne sont pas morts !

ANGÈLE BASSOLÉ-OUÉDRAOGO

*Écoute plus souvent
Les Choses que les Êtres
La Voix du Feu s'entend,
Entends la Voix de l'Eau.
Écoute dans le Vent
Le Buisson en sanglots :
C'est le Souffle des ancêtres.*

*Ceux qui sont morts ne sont jamais partis :
Ils sont dans l'Ombre qui s'éclaire
Et dans l'ombre qui s'épaissit.
Les Morts ne sont pas sous la Terre :
Ils sont dans l'Arbre qui frémit,
Ils sont dans le Bois qui gémit,
Ils sont dans l'Eau qui coule,
Ils sont dans l'Eau qui dort,
Ils sont dans la Case, ils sont dans la Foule :
Les Morts ne sont pas morts.*

C'EST UN VERS DE CE POÈME CÉLÈBRE de Birago Diop, *Souffles*, qui a donné le titre du dernier roman de Melchior Mbonimpa. Ce poème, tous les écoliers africains le connaissent par cœur. Les traditions africaines recèlent, en effet, des croyances selon lesquelles les morts ne sont pas morts et cohabitent avec les vivants. Le culte des morts ou, plus précisément, des ancêtres est encore vivace et bien entretenu dans les cultures africaines. Ce culte rendu à ceux qui ont précédé les vivants fait que la mort dans l'Afrique traditionnelle n'est pas vue comme une fatalité mais comme un simple voyage. Dans beaucoup de langues africaines, on qualifie la mort de voyage, mieux, de retour à la maison. On dira que telle personne a changé de contrée pour dire qu'elle est morte. Et les morts de personnes âgées sont célébrées comme des réjouissances car on dit que ces personnes ont rejoint la terre du repos, du bonheur, de la félicité, la terre des ancêtres où se poursuit une autre forme de vie. Avant donc la venue des religions révélées et de leurs préceptes de vie éternelle, l'Afrique était déjà ancrée dans cette espérance de la vie après la mort. La mort ne signifie jamais la fin mais le début, le début de quelque chose d'autre. La mort n'est perçue comme malheur que lorsqu'elle frappe des enfants, des jeunes et, surtout, des personnes qui n'ont pas encore eu de descendance. La perpétuation du nom d'un individu, de son clan demeure une préoccupation de grande importance dans les cultures africaines.

Vu sous le regard d'un Occidental, ce titre, *Les morts ne sont pas morts*, peut paraître mystérieux, insensé, voire débile mais il n'en est rien.

Ce livre raconte l'histoire d'un immigré africain au Canada, Terama, avocat de profession, qui avait toujours cru que son exil était définitif lorsqu'il se mit à entendre la voix de son père, mort depuis longtemps, lui intimant l'or-

dre de prendre femme, d'avoir des enfants, puis de rentrer, de retourner au pays d'où il venait.

Ayant essayé en vain d'ignorer cette voix paternelle d'outre-tombe, Terama finit par succomber aux injonctions de son père et par retourner dans son pays d'origine après quinze ans d'exil au Canada.

Le roman s'ouvre d'ailleurs sur le retour de Terama dans son pays, un pays en guerre que l'on devine aisément être le pays des grands lacs africains.

Sollicité par la junte au pouvoir, il devient ministre de la Justice mais son idéalisme le perdra car, après trois ans de service, le pouvoir le fait assassiner comme un mécréant dans la rue. Ce même pouvoir nomme sa femme, Shaza, sénatrice à vie et c'est à partir de là que le lecteur devient perplexe, car comment sa veuve peut-elle accepter une telle nomination de la part des assassins de son mari ? Le mystère reste entier.

L'auteur campe les rencontres entre Terama et ses ancêtres (son père et sa grand-mère) dans des scènes semblables aux veillées de contes. Seul, au début, avec son père dans ces entretiens entre vivants et morts, Terama y participe dorénavant avec sa femme, qu'il a fini par initier au culte des ancêtres sur insistance de sa grand-mère, morte elle aussi, et qui a obtenu des ancêtres le droit de participer à ces rencontres. C'est le lieu de saluer l'hommage que l'auteur tente de rendre aux femmes en leur faisant jouer, dans ce dialogue entre morts et vivants, un rôle de premier plan, d'abord par la figure de la grand-mère Makwaya qui, même au pays des morts, ne se laisse pas dominer par le pouvoir des hommes et, ensuite, par celle de l'épouse Shaza, celle-là même qui convaincra Terama d'obéir à l'ordre de ses ancêtres de retourner dans son pays natal.

La perplexité du lecteur devient totale avec la fin tragique du personnage principal Terama. On aurait cru que les ancêtres, en l'envoyant dans son pays natal, le protégeraient mais non, il meurt comme son père, assassiné.

La clé du mystère réside dans le fait que la mort n'est qu'un détail, c'est la vie après qui compte, qui importe. Et les morts n'étant pas morts, Terama devient, lui aussi, un ancêtre.

Melchior Mbonimpa confirme, avec ce troisième roman, son talent de conteur. ■

Melchior MBONIMPA, *Les morts ne sont pas morts*, roman, Éditions Prise de parole, Sudbury, 2006, 247 p.

Angèle Bassolé-Ouédraogo est née le 8 février 1967 à Abidjan. Diplômée de lettres et de journalisme, elle a étudié en Afrique et au Canada. Poète et éditrice, elle est l'auteure de trois recueils de poésie dont le dernier, Sahéliennes, est paru cette année aux Éditions L'Interligne.



Melchior
Mbonimpa
*Les morts ne
sont pas morts*

parole